

Chercher du sens quand tout devient absurde

Bernard Faucheur vit à l'Orbe depuis plus de trois ans, dans un "service long séjour" de l'hôpital Charles Foix d'Ivry (APHP), où il écrit, peint et compose des chansons, paroles et musique.

Ce service hospitalier est plutôt plus "humain" que beaucoup de ces lieux où l'on peut échouer non par choix mais par nécessité durant les dernières années de sa vie.

Les "patients âgés" qui vivent à l'hôpital sont privés de liberté. Ils ne peuvent sortir sans autorisation.

Les journées sont rythmées par des horaires réguliers imposés – lever, coucher, repas, soins, loisirs programmés – sans que jamais il ne leur soit reconnu légitime de manifester des désirs qui ne rentrent pas dans les cadres possibles et justifiés de la "logique de l'organisation hospitalière".

Bernard Faucheur a réussi à reprendre pied en dessinant, en peignant et en composant des chansons comme s'il n'avait plus rien à perdre.

Son livre "Résister" témoigne de l'étonnante vitalité qui agite ses journées, parfois même ses nuits.

Un hommage doit être rendu au personnel de l'Orbe qui fait tout ce qu'il peut pour lui permettre de continuer à créer le plus librement possible dans sa chambre.

Peintre ayant eu mon atelier durant de longues années dans cet hôpital, j'ai connu Bernard à son arrivé à l'Orbe.

Je lui ai rapidement proposé de peindre, une activité qu'il avait pratiqué dans sa jeunesse, puis quasiment abandonné.

Très vite il a travaillé avec passion et bonheur, faisant émerger de somptueux signes se vie.

Entretien de Colin Cyvoct
avec la rédaction de la revue *éCRItique*,
paru dans le No 13, Novembre 2011.

Tu es peintre et tu as ton atelier personnel depuis de nombreuses années dans un hôpital gériatrique. Peux tu nous présenter ton travail ?

À la fin des années 70, j'essayais de voir s'il ne serait pas possible d'installer mon atelier d'artiste au sein de la prison de La Santé à Paris. Je ne voulais pas travailler dans un atelier isolé, et je cherchais un endroit où cela pouvait avoir du sens d'être peintre, convaincu que cette liberté que je revendique dans l'exercice de mon métier peut avoir plus de sens si je travaille dans un lieu de coercition. Je n'avais jamais pensé à l'hôpital quand un psychologue, René Laforestrie, est venu me parler de son projet d'inviter un artiste à installer son atelier au milieu des chambres de malades.

Imaginant la grande rigidité hiérarchique des hôpitaux et craignant d'être vite récupéré comme art thérapeute ou animateur

culturel, j'ai tout d'abord refusé. Il est revenu à la charge en me promettant une complète autonomie et une totale liberté d'action. J'ai alors accepté, enthousiasmé par l'idée de tenter quelque chose qui n'avait jamais été fait, mais tout de même très méfiant face à cette structure hyper hiérarchisée dont la mission est de soigner, mais pas de permettre aux gens hospitalisés d'être libres.

Comment as-tu été accueilli en tant qu'artiste ?

Oh ! très bien, si ce n'est qu'à l'époque tout comme aujourd'hui il y avait déjà des problèmes de personnel en sous effectif pour toutes les tâches indispensables

Ta présence n'apparaissait donc pas comme bien utile ?

C'est tout à fait ça. Accueil sympathique, mais bon, un

artiste c'est bien gentil, mais ça ne sert pas à grand chose. La plupart pensaient que je ne resterais pas bien longtemps. Cette idée de faire venir un peintre n'apparaissait pas vraiment comme une priorité. Mais en même temps, Charles Foix était à l'époque le plus important hôpital pour personnes âgées en France, plus de 1800 lits. Et quelques personnes, notamment des médecins, voulaient vraiment que les choses changent, et donc étaient prêtes à prendre des risques. C'est d'ailleurs dans cet hôpital qu'est née la gériatrie comme discipline spécifique, quelques années plus tard.

*Donc tu ouvres ton atelier,
comment cela se passe-t-il ?*

Je savais surtout ce que je ne voulais pas faire : ne pas prendre en charge les personnes âgées malades, ne pas les rassurer et ne pas me mettre dans cette situation où si je suis seul dans l'atelier ce n'est pas normal. Et le paradoxe apparent, c'est que les premiers mois beaucoup de malades âgés ont investi l'atelier et ont tenté de réaliser des choses, alors que moi-même j'avais beaucoup de mal à travailler dans ce contexte. Avec le recul je me suis rendu compte que je ne faisais que ce que je savais déjà faire, alors que, dès les premières semaines, des personnes âgées sont venues dans l'atelier et se sont mises à essayer de faire des choses sur du papier ou de la toile. Etonné, j'ai vu des gens très dégradés, dont finalement on n'attendait plus rien, prendre un fusain, un pinceau, et laisser des traces sur une feuille de papier ou une toile...

Des traces de quoi, de qui ? J'ai vite compris que depuis déjà longtemps ils n'appartenaient plus totalement au monde des vivants. A l'époque, placer un vieux dans ce genre d'institution, c'était le mettre hors du circuit des vivants, s'habituer peu à peu à sa disparition.

*Ce qui nous intéresse, c'est l'articulation entre
ton travail d'artiste et le fait que tu offres à
des pensionnaires âgés hospitalisés la possibilité
de s'exprimer par la peinture ou le dessin alors qu'ils
ne pourraient pas le faire dans des conditions
habituelles d'hospitalisation.*

Il y a plusieurs idées. D'abord l'idée du partage d'un lieu de travail. Eux sont à l'hôpital sans l'avoir choisi, moi je viens peindre là parce que ça a du sens d'exercer mon métier dans un endroit où les seules choses vraiment présentes sont la maladie, la souffrance et la mort. Là où justement c'est si important de manifester que nous

sommes tous des humains, quelque soit notre situation, notre état physique et mental, là où c'est si important de fabriquer des choses de l'ordre du symbolique, des construire et de laisser des traces de notre humanité.

Puis l'idée aussi que quoi que je fasse comme peinture, le plus important est de peindre, d'exister en tant qu'homme libre dans un lieu où tout est mesuré, calibré, contrôlé. L'hôpital est forcément un endroit où l'on doit se dire et essayer de croire que l'on comprend et que l'on contrôle tout pour que ça soit le plus efficient possible.

C'est bien sûr une illusion, mais une illusion nécessaire pour que tous soient rassurés, pour que les patients et les soignants acceptent toutes les contraintes.

Mais des gens, les vieux, sont ici sans l'avoir choisi, et ils y restent jusqu'à leur mort. Et il n'y aurait aucun espace de liberté, aucun espace où l'on puisse faire quelque chose, ou bien ne rien faire, sans avoir de compte à rendre !!

Ce serait inhumain, et proprement dégueulasse. Et c'est pourtant comme ça presque toujours et presque partout. Donc être peintre dans un hôpital, et y être totalement libre, c'est une chance pour moi, et c'est quelque chose qui devrait être ordinaire, banal.

*Il n'y a donc aucune justification médicale,
tu ne fais pas d'art thérapie ?*

Non, aucune justification, médicale ou psy. Je n'ai rien pour ou contre l'art thérapie, mais en ce qui me concerne, la seule chose importante est de maintenir cette idée que l'on a aussi le droit de faire des recherches, de tenter d'être humain même si l'on est condamné à vivre dans un monde où tout est contrôlé et calibré.

Est-ce que l'on demande à des adultes qui peignent de se justifier en nous prouvant que ça leur fait du bien ? Alors pourquoi un vieillard hospitalisé devrait-il se justifier s'il a envie de prendre un pinceau ?

*Ton travail te semble – t – il influencé par cette
expérience quand même bien particulière,
un atelier dans un hôpital ?*

Je serais stupide de dire que si j'avais eu mon atelier au bord du lac d'Annecy, mon travail serait identique. Bien sûr que j'ai été marqué, forcément. Mais je suis incapable d'analyser en quoi. De toutes façons, j'avais au départ l'idée de peindre dans un endroit où ce n'était pas facile, pas reconnu comme nécessaire au départ.

Comme si les choses les plus importantes humainement étaient parfois celles qui sont le moins contrôlées et instrumentalisées socialement.

En fait, être le seul et le premier de son espèce dans une énorme institution hospitalière n'était pas très facile au début. Mais ça présentait aussi des avantages. Comme il n'y avait jamais eu de précédent, comme aucun peintre n'avait jamais installé son atelier dans un hôpital gériatrique, personne ne savait quel rôle j'allais jouer, ce que j'allais faire, comment j'allais me comporter avec les malades et les soignants.

J'avais à inventer ma place, mon rôle. Avec cet extraordinaire avantage qu'il avait été précisé au départ que je n'aurais aucun compte à rendre. Sincèrement, je pensais à l'époque que ça allait être une expérience de quatre ou cinq ans. Puisque je n'envisageais pas de me plier aux logiques de l'hôpital (prendre en charge les "patients", les inciter à dessiner et peindre, les faire venir dans l'atelier pour justifier ma présence) et que je voulais que cet atelier soit un lieu totalement libre d'accès, qu'il n'y ait aucune pression pour le remplir, j'imaginai que ça n'allait pas durer très longtemps.

Et tu es encore là !

Ce qui a tout changé, c'est l'exposition "Au-delà du silence" au Centre Pompidou en septembre 1979. Plus de quatre vingt dessins et peintures réalisés par les âgés dans mon atelier ont stupéfié tout le monde, et surtout les « experts », les spécialistes du vieillissement. Je me souviens, pendant le vernissage, de ce directeur d'un autre hôpital gériatrique susurrant à l'oreille du directeur général de l'"Assistance Publique Hôpitaux de Paris" de l'époque : "C'est une supercherie. Je connais bien les personnes âgées, elles sont absolument incapables de peindre comme ça." Pas très fin, le bonhomme. Jaloux, peut-être, mais le pire est qu'il était sans doute sincère. Mais il nous faisait sans le vouloir le plus beau compliment possible : des vieux avaient réalisé dans cet atelier des dessins et des peintures dont on les croyait totalement incapables. Autre anecdote amusante et également significative, les propos qu'échangeaient entre elles des personnes âgées visitant cette expo avec leur association du 3^{ème} âge : "Non, ce ne sont pas des personnes âgées qui ont pu peindre ça, ou alors elles sont spéciales, elles ne sont pas comme nous. Nous aussi on fait de la peinture dans notre club, on ne ferait jamais ça !" Eux aussi avaient raison, hélas !

En tous cas, à partir de cette exposition à Beaubourg,

le regard sur les vieux et sur l'atelier a complètement changé. Les gériatres et tous les autres professionnels qui gravitent autour des personnes âgées malades ont commencé à comprendre que non seulement ces personnes peuvent avoir envie de faire des choses qu'elles n'avaient jamais fait, mais qu'elles sont capables d'inventer, d'avancer dans des directions totalement imprévisibles. J'ajoute que ce n'est pas si simple, que ça n'a pas fait plaisir à tout le monde dans l'hôpital. Il paraît quand même plus facile pour certains de soigner des gens qui attendent bien tranquillement que le temps passe et qui ne se bougent que si on les sollicite.

C'est après cette première exposition que le psychologue a eu les moyens de demander à d'autres artistes de venir travailler à l'hôpital. Un autre atelier de peinture, un de sculpture et un espace consacré à la musique ont ouvert dans d'autres services. Et par la suite nous avons organisé de nombreuses expositions, en France et à l'étranger, la plus prestigieuse étant certainement à Harvard, et il y a eu une bonne médiatisation papier, radio et télé de cette expérience, avec beaucoup d'articles et d'émissions, par exemple Envoyé spécial ou La marche du siècle.

Cet hôpital est donc devenu un lieu plus ouvert à la culture ?

Effectivement. Et avec des positionnements très variés. Par exemple, un directeur a proposé à d'autres artistes d'occuper des lieux qui s'étaient libérés dans l'hôpital. Par amour de la culture, je n'en doute pas. Mais aussi pour éviter que ces espaces vacants ne soient réquisitionnés par le préfet pour reloger des familles à la rue, comme cela s'était passé quelques années auparavant avec les maliens du bois de Vincennes. Les artistes seraient-ils plus gérables que les familles à la rue ? Toujours est-il qu'aujourd'hui ces artistes sont devenus indésirables dans l'hôpital. Ils n'y seront sans doute plus quand la revue sortira. Et c'est vraiment un recul, même si certains n'avaient aucune relation particulière avec les personnes âgées hospitalisées, et travaillaient là comme ils auraient travaillé ailleurs. Il est très important qu'un lieu fermé où des gens sont condamnés à vivre leurs dernières années ne soit pas un ghetto de vieux.

Parles-nous encore de ce que ça a significé et de ce que ça signifie aujourd'hui encore pour toi d'avoir ton atelier dans cet hôpital.

Une chance, certainement, je veux le voir comme ça,

même si ça n'est pas toujours évident. Une chance pour un peintre de travailler dans un lieu où peindre est une activité humaine qui a un sens énorme. J'ai toute ma vie côtoyé des gens très âgés, proches de la mort. Et certains prennent des pinceaux, des fusains, et peignent, dessinent, alors qu'ils n'ont plus rien envie de faire, que plus rien d'autre ne vaut le coup. Ça montre simplement une chose toute simple : se mettre devant une feuille de papier et y tracer quelque chose peut encore avoir du sens alors que plus grand chose n'en a. Sincèrement, je ne m'attendais pas à ça. Je savais bien que pour les enfants c'est merveilleux de jouer avec les formes et les couleurs. Pour moi pareil. Mais j'ai découvert que ça pouvait encore être important, essentiel même quand plus grand chose ne l'était.

C'est difficile de raconter ça, mais dans mon atelier j'ai vu des gens se foutre de tout ou presque, et peindre, alors qu'ils n'y avaient jamais pensé avant. Simplement parce que là, à ce moment, il se passe quelque chose d'important dans leur corps, dans leur tête. C'est comme ça que je le vois. Ça m'a préservé de bien des questionnements pas forcément très fins ou judicieux sur la peinture, sa légitimité etc...

Par ailleurs je n'ai jamais pensé que l'idéal pour un peintre est la tranquillité et la solitude de l'atelier. L'idée du collectif et du partage me plaît. J'en ai besoin pour travailler. Mais là, ce n'est pas un partage des idées, d'un objectif, comme je l'ai connu aussi bien à l'atelier d'affiche des Beaux Arts en 68 qu'au sein du collectif antifasciste plus tard à la Jeune Peinture.

C'est juste le partage d'une activité nécessaire pour ceux qui se retrouvent dans l'atelier. Et ce n'est bien sûr pas suffisant. Avec le risque évident que ce qui est légitime c'est de peindre, et peu importe ce que l'on fait. Le risque de ne pas poser la question de l'exigence, puisque de toute façon c'est bien de peindre. Je n'aurais pas pu être si longtemps peintre dans un hôpital de vieux si je n'avais pas toujours essayé de vivre des choses importantes hors de l'hôpital. Des points de repères professionnels, les amis et connaissances artistes et autres, et les autres activités hors de l'atelier sont primordiales. Peut-être plus, ou en tous cas différemment, que si je travaillais dans un atelier au milieu d'autres ateliers d'artistes.

C'est vrai aussi que les milieux culturels ne sont ni plus moches ni mieux que les autres milieux professionnels, mais je suis vraiment heureux de ne pas y avoir passé toute ma vie.

Penses-tu que cette expérience soit reproductible dans d'autres institutions ?

Bien sûr, mais seulement si un petit groupe de personnes décide de l'imposer, en aucun cas si l'initiative part du sommet de la hiérarchie de la structure. En effet, j'ai toujours respecté les logiques de fonctionnement de l'hôpital sans m'y plier en tant qu'artiste, et l'hôpital a pu respecter mes logiques d'artistes parce que finalement ce n'est pas grand chose dans son énorme organisation, mais le sommet de la hiérarchie est bien sûr incapable de concevoir des fonctionnements qui échappent à ses logiques. C'est évident, et normal.

Epilogue :

Je n'ai plus mon atelier d'artiste en résidence dans l'hôpital depuis octobre 2012, mon contrat ayant pris fin à cette date. J'ai clairement manifesté mon désir de poursuivre bénévolement – avec le soutien de l'équipe médicale et de l'équipe soignante de l'Orbe – cette expérience. Ce désir a manifestement semblé crédible à la directrice de l'hôpital puisque c'est par une lettre recommandée que j'ai appris que je ne pouvais pas garder l'atelier et que j'ai reçu l'ordre de retirer impérativement tout mes effets personnels avant fin octobre 2012. Le plus choquant est que rien n'a été envisagé pour poursuivre cette expérience pourtant riche humainement et culturellement. L'idée même d'activités pratiquées en toute liberté par des personnes âgées hospitalisées est aujourd'hui incongrue. out doit être prévisible, mesuré, contrôlé. Proposer à des artistes professionnels de venir à l'hôpital travailler tous les jours à leur œuvre personnel en ouvrant leur atelier à des personnes âgées hospitalisées est devenue totalement irréaliste. Condamnés à rester à l'hôpital à perpétuité, les âgés hospitalisés n'ont plus la possibilité de donner des formes à leurs rêves les plus imprévisibles, il leur est aujourd'hui impossible de briser ainsi avec force et courage des pans entiers de souffrance et de solitude.

Colin Cyvoct